

caractérise les carences du mouvement étudiant, le même arrière-fond politique que dans ses analyses du tiers monde ou des démocraties populaires ; partout l'on se heurte à ce monstre et à ses faiblesses : la petite bourgeoisie et sa tendance au *substitutisme* par rapport à un prolétariat qu'elle ignore, car il serait trop long de le réveiller. « Puisque le chemin de Billancourt est trop difficile, le mouvement étudiant décréta que la lutte des classes passerait par Vincennes. » Telle est « l'impasse » dans laquelle les étudiants révolutionnaires se seraient trouvés après Mai. Outre le fait que cette affirmation nous paraît, par l'extrapolation qu'elle opère à partir d'une fraction restreinte et politiquement bien définie du mouvement étudiant, parfaitement caricaturale et erronée, elle repose sur une incompréhension foncière et du contexte et de la signification que prirent en Mai 1968 en France, comme ailleurs dans le monde, les luttes des étudiants.

Le mouvement étudiant et ses faiblesses : origine sociale ou poids du stalinisme ?

Il est vrai que le mouvement étudiant ne sut pas et ne put pas en Mai, se constituer en direction politique du prolétariat à la place du parti communiste failli. Néanmoins, il occupa dans la crise de Mai 1968 en France une position politique conjoncturellement privilégiée qu'il convient d'analyser autrement qu'en termes « moraux », autrement qu'en se désolant devant tant de bons sentiments inutilement dévoyés vers des actions mineures.

La première condition pour ce faire, c'est de rompre une bonne fois avec la confusion entre origine sociale et position sociale des petits-bourgeois intellectuels. A en croire les camarades de *Lutte Ouvrière*, le fait d'être, dans la société actuelle, un petit-bourgeois semble entraîner un certain nombre de tares dont on ne se remettrait que bien difficilement, et en s'extrayant de son milieu pour ne mener qu'un lent travail d'implantation dans la classe ouvrière. Le petit-bourgeois intellectuel n'échapperait à la pression de son milieu et aux déviations politiques et théoriques qui en résultent qu'en se dévouant corps et âme au prolétariat d'une manière qui, pensons-nous sur la base de ce que nous connaissons de l'expérience des camarades de *Lutte Ouvrière*, ne le fait guère progresser. Nous pensons, nous aussi, et l'orientation prise par la Ligue communiste le montre, que le travail d'implantation dans la classe ouvrière est prioritaire, mais nous ne le concevons pas de la même manière « ouvriériste » que *Lutte Ouvrière*, et d'autre part nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de lui sacrifier toute intervention dans les autres secteurs. Simplement, pour ne pas sortir du cadre de notre propos, nous pensons qu'il est possible d'intervenir sur une position de classe prolétarienne dans le milieu étudiant lui-même (cf. notre brochure : « Le deuxième souffle »). L'origine sociale des militants étudiants cesse d'être une « tare » dès qu'ils deviennent des militants révolutionnaires et, par leur insertion dans le parti révolutionnaire, défendent en toute occasion le point de vue de classe du prolétariat, quel que soit leur milieu d'intervention. Dès lors, dire d'une catégorie sociale qu'elle est « petite-bourgeoise », sociologiquement parlant, ne revient pas automatiquement à la ca-

ractériser politiquement. La réponse la plus définitive aux thèses de *Lutte Ouvrière* concernant ce déterminisme sociologique qui entraverait toute l'action des militants d'origine intellectuelle petite-bourgeoise, demeure tout simplement *Que Faire* ?

En deuxième lieu, étant admis que l'origine sociale ne saurait servir d'explication unique et suffisante aux carences du mouvement étudiant, il faut en chercher la source dans leur origine politique. Une fois de plus, il ne suffit pas de constater que le stalinisme n'est pas encore mort, il faut prendre conscience de l'ensemble de ses implications. L'incapacité qu'ont montré les étudiants à s'unifier en un seul parti qui a longtemps désespéré et qui désespère encore les camarades de *Lutte Ouvrière*, le fait que certains groupes de l'extrême-gauche prennent l'initiative d'actions stériles et spontanées, et « théorisent » effectivement leur impuissance petite-bourgeoise, tout cela tient au désarroi et à l'inégalité de la compréhension politique de ceux qui ont rompu avec l'idéologie stalinienne. Si le mouvement étudiant ne put assumer pleinement en Mai 1968 le rôle de direction révolutionnaire que le P.C.F. refusait, ce n'est pas pour avoir négligé de se lier à la classe ouvrière sur la base de déviations politiques quant au rôle du prolétariat dans la révolution ; c'est qu'il souffrait encore des conséquences de quarante années de stalinisme, de ce qu'il en avait émergé de façon récente et n'avait pas encore eu le temps et les moyens de sortir de son propre milieu et qu'en outre ce n'est que de façon tactique qu'un tel mouvement peut se substituer pour une brève période. La nuit théorique du stalinisme dont il fallait à tout prix émerger et la faiblesse du mouvement trotskyste, incapable de servir lors de la crise du P.C.F. de pôle d'attraction suffisant, ont provoqué l'apparition de groupes se réclamant d'idéologies que l'on croyait historiquement dépassées, que ce soit la recrudescence anarchiste ou la remise au goût du jour des théories staliniennes par les œuvres du Président Mao. Ainsi, les insuffisances et les divisions du mouvement étudiant sont moins des tares congénitales que le produit de l'absence d'une direction authentiquement révolutionnaire et de la nécessité où se sont trouvées de larges fractions de la jeunesse radicalisée de trouver par elles-mêmes une solution au vide théorique et politique créé par le stalinisme. Mais cela même n'empêcha pas le mouvement étudiant de remplir en Mai au-delà de toute espérance le rôle qui lui était attribué par le contexte dans lequel avait éclaté la crise révolutionnaire.

Le mouvement étudiant comme détonateur

En tant que maillon le plus faible de l'emprise et de l'idéologie bourgeoise et de l'idéologie stalinienne, le mouvement étudiant a été amené, depuis la guerre d'Algérie, à prendre conscience de ses capacités de lutte et de la possibilité de prendre de la distance par rapport aux organisations traditionnelles pour jouer un rôle politique autonome. Mais nous n'avons jamais prétendu que ce rôle autonome puisse aller au-delà d'un rôle de détonateur, et remplacer l'action révolutionnaire du prolétariat, dans le contexte précis des pays capitalistes avancés. Mais encore fallait-il se donner les moyens de remplir cette fonction de catalyseur des forces ouvrières, et ce n'est pas en refusant de com-